

Zeitschrift: Minaria Helvetica : Zeitschrift der Schweizerischen Gesellschaft für historische Bergbauforschung = bulletin de la Société suisse des mines = bollettino della Società svizzera di storia delle miniere

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Historische Bergbauforschung

Band: - (1993)

Heft: 13b

Artikel: Le travail dans les mines de fer à Delémont durant la première moitié du XXe siècle : (propos recueillis et résumés par François Rais)

Autor: Rais, François

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1089626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le travail dans les mines de fer à Delémont durant la première moitié du XXe siècle. (Propos recueillis et résumés par François Rais).

Les souvenirs des travaux miniers dans la région de Delémont s'envolent rapidement de la mémoire de la population. Il nous a paru important de recueillir les témoignages des derniers mineurs qui sont descendus dans les mines. Durant le printemps et l'été 1993 nous avons rencontré plusieurs personnes pour qui les souvenirs de ces périodes marquantes de leur vie sont encore très vivaces.

Ces entretiens sont un volet important dans le cadre de diverses activités concernant l'industrie du fer dans le Jura:

- Le projet de recherches archéologiques sur le district sidérurgique du Jura, conduit par Ludwig Eschenlohr et soutenu par le fonds national suisse de la recherche scientifique.
- Une exposition au musée jurassien d'art et d'histoire préparée par Jean-Louis Rais sur le thème Minerais, Mines et Mineurs.
- L'assemblée générale 1993 de la société suisse d'histoire des mines organisée dans le Jura par Vincent Serneels.

Les narrateurs

Quatre des personnes interrogées ont travaillé dès 1940 dans le puits des Prés-Roses aux portes de Delémont. Nés entre 1913 et 1920 ils étaient ouvriers de von Roll à l'usine des Rondez lorsque le puits fut rouvert. Sans trop leur demander leur avis on les envoya, parfois le jour même, creuser le minerai de fer au fond du puits. Après la fermeture de la mine en 1945, ils eurent la possibilité de reprendre un emploi aux Rondez. C'est avec enthousiasme et une certaine nostalgie qu'ils ont accepté de raconter les souvenirs de cette étape importante de leur vie. Ils se nomment Marcel Bindit, Joseph Dominé, Jacob Daepf et Hermann Hofer.

Un cinquième témoin Henri Rais a bien connu la vie des mineurs grâce à son père Adolphe. Né en 1880 celui-ci fut embauché comme mineur dès sa sortie d'école soit à l'âge de 15 ans. Il débute dans les mines situées sous le Béridier au nord de la ville et plus tard à la Blancherie. C'est là que ses fils Charles et Henri se rendaient quotidiennement lui apporter son repas.

Les derniers puits miniers de la vallée de Delémont

Une première fermeture de l'exploitation fut faite en 1926. Les deux derniers puits en activité alors étaient le puits de la Blancherie et le puits des Prés-Roses. Une galerie passant sous la Sorne reliait ces deux puits distants de plusieurs centaines de mètres. La profondeur des puits était de 120 à 130 mètres et toutes les galeries étaient ouvertes dans la couche minière à cette profondeur. Ces galeries se propageaient dans tous les sens au gré de la richesse de la couche, mais aucune galerie ne se prolongeait sous la ville elle-même. Ces puits étaient exploités par von Roll qui possédait un droit de mine sur toute la région.

A partir de 1926, le minerai importé de la Ruhr étant plus avantageux que le fer extrait sur place, la direction de von Roll décida la fermeture des puits. Aucun des travailleurs de la mine ne fut congédié, tous reprirent un emploi à l'usine des Rondez. Mais certains ne purent s'adapter à la vie d'usine qui était très différente du travail à la mine. Ils cherchèrent un emploi plus proche de leur occupation de mineur, travaux de chantiers ou de terrassement.

Après la fermeture des puits de mine par von Roll en hiver 1926-1927, les puits de la Blancherie et des Prés-Roses continuèrent d'être entretenus. Les pompes étaient actives et les galeries étaient surveillées chaque semaine. En 1936 on décida d'abandonner les puits et de les noyer.

Le puits des Prés-Roses est le seul qui fut rouvert et actif durant la dernière guerre. Le minerai était lavé au lavoir de la Blancherie et transporté par chemin de fer au haut fourneau de l'usine de Choindez. Le puits fut fermé à la fin de la guerre, ne supportant pas la concurrence du fer provenant de l'étranger. On ne sortit que les pompes, tout le reste du matériel, les rails, les tuyaux, le bois, resta au fond et on combla cette fois le puits de déchets et de bulles sans espoir de réouverture.

L'organisation du travail à la mine

Les mineurs travaillaient en deux équipes : une première équipe de 6 heures du matin à 14 heures, la deuxième équipe commençait à 14 heures pour terminer à 22 heures. Pendant chacune des périodes de travail, une pause d'une demi-heure était prévue pour un repas (vers 11 heures et 18 heures). Alors qu'au début du siècle toute l'équipe sortait de la mine et mangeait son repas à l'extérieur, après 1940 le repas était pris au fond de la mine. On se rassemblait entre 4 ou 5 mineurs et mangeait un morceau ensemble. Si la pause était trop longue le contremaître se chargeait d'y mettre fin.

Une équipe se composait en principe du contremaître, de 8 mineurs et de 5 personnes à la surface et à l'entretien. Le contremaître dirigeait le travail et le responsable des travaux miniers était le maître mineur. Le dernier maître mineur fut Werner Steiner. Il venait en général le matin faire une visite et descendait dans les galeries pour contrôler les travaux et organiser le creusage.

Le mineur

Le travail était dur, l'humidité et la poussière soulevée par les travaux envahissaient l'air des galeries. Le mineur ressortait rouge de terre et de poussière. En plus il y avait toujours de l'eau au fond des galeries et il fallait travailler dans l'humidité. La température était constante à ces profondeurs, elle semblait chaude en hiver et froide en été.

Les galeries étaient basses car on enlevait le minimum de matériel improductif. La couche de minerai variait aux environs d'un mètre d'épaisseur, ce qui déterminait la hauteur des galeries. Le travail devait se faire dans toute sorte de position avec des outils à manche court. Malgré cela le mineur aimait son travail, seul le salaire était insuffisant.

Chaque mineur avait son pic, sa pelle et sa lampe qui étaient fournis par von Roll mais lui étaient ensuite attribués personnellement. Le pic du mineur était l'outil typique au fond de la mine. Il avait un manche court et une pointe bien aiguisée.

L'outil principal du mineur était le marteau-piqueur avec lequel il creusait les galeries, extrayait le matériel, aménageait les espaces pour le boisage des galeries. Le marteau-piqueur était alimenté à l'air comprimé envoyé de la surface.

Une petite forge était à disposition, et chacun réparait et affûtait ses outils, pointe de pic et pointe de marteau-piqueur.

Les mineurs travaillaient en équipe de deux par galerie, l'un creusait la mine ou le bolus, l'autre évacuait le matériel par wagonnets. Dans le bout des galeries, les mineurs effectuaient eux-mêmes la consolidation des plafonds par boisage au fur et à mesure de l'avancement des travaux.

Une équipe de deux ou trois personnes s'occupaient du boisage et de l'entretien des galeries principales, de la pose des rails, de l'installation des tuyaux d'amenée d'air, des pompes et tuyaux pour l'évacuation de l'eau.

Le mineur était éclairé uniquement par sa petite lampe à carbure qu'il suspendait à une poutre ou à l'avant du wagonnet dans les déplacements. Il devait prendre soin de sa lampe pour empêcher qu'elle ne s'éteigne par l'eau ou par une fausse manipulation. Les déflagrations causées par l'explosion des mines soufflaient toutes les lampes et une petite réserve d'allumettes était nécessaire.

Les lampes se composaient du bac de rétention du carbure en bas, de la réserve d'eau en dessus et du bec d'allumage. Les gouttes d'eau qui étaient lâchées dans le carbure (ou acétylène) formaient un gaz qui brûlait à la sortie du bec. La lampe une fois chargée de carbure suffisait en général pour l'éclairage d'une journée de travail. A la pause on faisait une révision de la lampe, on éliminait la couche de carbure durcie qui se formait à la surface, et on remuait soigneusement le bon matériel qui était resté sous la croûte.

Les mineurs étaient vêtus d'anciens habits rapiécés qui s'usaient rapidement, salopette ou vieux pantalon et petite camisole. Il n'était pas question à cette époque de se protéger la tête d'un casque, parfois une casquette légère faisait office de toute protection. Les mineurs se chaussaient de sabots, gros souliers de cuir dont l'épaisse semelle en bois était renforcée de pièces en fer par le maréchal-ferrant.

Après le travail les mineurs se changeaient et se lavaient autour d'une fontaine ronde où coulait hiver comme été de l'eau froide. Leurs habits suspendus aux crochets du vestiaire ne séchaient pas jusqu'au lendemain lors des jours froids et humides. A la Blancherie on nommait ce local la baraque des puces, car en effet les puces étaient nombreuses et s'accrochaient aux ouvriers jusqu'à leur domicile.

Les salaires

Pendant la dernière guerre, les mineurs étaient payés à l'heure. Les salaires variaient selon l'époque et la tâche entre 90 centimes et 1.20 francs. On ne se communiquait pas le montant des salaires entre ouvriers. A la fermeture de la mine, von Roll continua d'employer Joseph Dominé à l'usine des Rondez mais lui enleva 2 centimes de son salaire.

En plus du salaire horaire les mineurs pouvaient recevoir un bonus selon les mètres cubes de galerie ouverte. Ce supplément était de si peu d'importance que les mineurs ne s'en souciaient pas et que les contremaîtres négligeaient son application. L'attribution de ces bonus n'a jamais été très transparente et on ne savait pas trop comment ils étaient calculés. Il arrivait pourtant qu'on négligea par moment le boisage

des galeries pour produire plus et obtenir les bonus.

Au début du siècle les mineurs étaient payés à la tâche. Chacun creusait sa galerie et on mesurait le nombre de cuveaux de matériel qu'il extrayait. Les machinistes et les boiseurs recevaient un salaire fixe. A cette époque les salaires étaient distribués au café du Jura après le travail tous les deux mardis. C'est le tenancier du café qui distribuait les payes. Il n'est pas besoin de préciser qu'une partie plus ou moins importante du salaire restait sur place soit au café soit à l'épicerie adjacente tenue par le même marchand. Ce n'est qu'à la suite de plaintes que cette pratique cessa et que les salaires furent remis sur la place de travail.

Les personnes

Les mineurs se sentaient très libres, chacun faisait son boulot; le contremaître passait de temps en temps pour blaguer un moment et voir ce qu'il y avait à faire. L'ingénieur passait une fois par jour et descendait au fond de la mine pour donner ses instructions.

Les ouvriers de la mine venaient de toute la région. Il en venait à vélo de Vermes et Mervelier. La plupart avaient un sobriquet.

Vers 1920 plusieurs ouvriers étaient venus du Tyrol pour quelques années. Certains étaient mariés et avaient de la famille à Delémont. Henri Rais ne connaît pas de descendants de ces tyroliens dans la région. Ils sont peut-être tous repartis lors de la fermeture des mines. Ils parlaient un allemand tyrolien peu compréhensible que les collègues appelaient l'allemand d'écurie.

Trois anciens mineurs d'avant la fermeture des puits étaient revenus à la mine en 1940 : Ecabert dit la Caille, Fleury dit Pierrat et Respinguet. Ils étaient considérés comme spécialistes et s'occupaient particulièrement du boisage des galeries. Ecabert était réputé pour avoir un crâne très résistant, après chaque choc contre le plafond il secouait la tête un bon coup et continuait son travail.

A la surface trois personnes s'occupaient de l'évacuation du matériel. Un ouvrier était constamment occupé au treuil pour la remontée des cuveaux. Un autre vidait, voiturait, chargeait. Le troisième s'occupait du téléphérique qui conduisait le mineraï au lavoir.

Quelques suisses allemands faisaient de courtes périodes à la mine. Mais seuls les gens du pays y restèrent pendant toute la durée de l'exploitation.

Dangers et accidents

Les mineurs étaient prudents et, semblant sentir le danger, ils réussissaient à l'éviter. Il y eut étonnamment peu d'accidents dans les mines de la région à cette époque. Les ouvriers avaient beaucoup d'indépendance et se savaient responsables.

Malgré cela il fallait un grand courage pour travailler à 130 mètres sous terre, dans des galeries étayées par des pièces de bois qui devaient retenir tout le poids de la couche. On entendait les craquements du bois et parfois il y avait des effondrements dans les bords des galeries.

Il fallait du courage aussi pour s'engager sur le cuveau et se laisser descendre au fond au bout d'un câble. Plusieurs nouveaux venus qui s'étaient engagés à la mine se retirèrent au moment de mettre le pied sur le monte-chARGE et ne descendirent jamais.

Anecdotes et souvenirs

Comme toutes les tâches difficiles, les travaux de la mine engendraient une franche camaraderie et une bonne ambiance.

Les farces se renouvelaient entre mineurs. Un bon exemple était de s'approcher en cachette du piqueur et de lui éteindre sa lampe, ce qui plongeait toute la galerie dans l'obscurité et engendrait de solides réclamations de la victime.

Lors d'un accident technique dans le puits de la Blancherie une galerie fut envahie par l'eau et deux mineurs restèrent prisonniers pendant deux jours dans le puits. Après l'évacuation de l'eau, ils furent retrouvés vivants et indemnes. Avant de les remonter à la surface on fit évacuer d'urgence les deux cercueils qui attendaient leur corps à la sortie du puits.

Une belle mentalité régnait dans l'équipe des mineurs et on s'entraînait volontiers. C'est avec grand plaisir

que Marcel Bindit raconte une anecdote qui montre bien cet esprit.

Un matin son attention fut attirée par un petit animal qui courait sur les tas et il découvrit un lapin réfugié dans une benne. Célibataire il ne voulait pas garder ce lapin pour lui et il l'offrit à son collègue du téléphérique qui avait une famille à nourrir. Il lui conseilla de l'apporter tout de suite à la maison sans se presser, lui promettant de s'occuper lui-même du fonctionnement du téléphérique.

Henri Rais et son frère Charles allaient chaque soir apporter le souper à papa au bord de la mine. Bien avant qu'ils arrivent à destination, le contremaître venait à leur rencontre à bicyclette, prenait les provisions et envoyait les enfants chercher un litre de goutte (eau-de-vie) au café de la Tour-Rouge. C'était la provision pour la fin de la soirée à se partager au fond de la mine entre une quinzaine de personnes. Ce n'était pas exagéré et jamais un mineur ne remontait ivre. Le vin n'était pas d'usage.

Les chefs toléraient cette pratique, mais les ouvriers s'en cachaient malgré tout. Ils désapprouvèrent un de leurs collègues qui, croyant bien faire, offrit de l'alcool à un dirigeant de von Roll passant par là. Celui-ci refusa énergiquement, mais il n'y eut pas de suite.

Un passe-temps des mineurs pendant la pause de midi était d'aller voir les baigneuses dans un méandre de la rivière voisine.

Les anciens mineurs racontaient les souvenirs des anciens puits. A Courroux le matériel était sorti de la mine au moyen d'un treuil à bras. De même les soufflets pour l'aération des galeries étaient actionnés avec les mains et avec les pieds.

A Delémont le minerai du Bambois était descendu par un téléphérique à la carrière au bas du Cras-des-Fourches. C'était un téléphérique à une seule benne avec un câble porteur et un câble de traction. De là le minerai était chargé sur un char tracté par deux boeufs et conduit au haut fourneau de Lucelle, plus tard aux forges d'Undervelier.

Les Puits

Deux puits juxtaposés avaient été creusés à la Blancherie et descendaient à la verticale à une profondeur de 120 à 130 mètres jusqu'à la couche de minerai.

L'installation de remontée était abritée par une cabane en bois. Les personnes et le matériel étaient descendus et remontés dans les cuveaux, deux gros caissons en fer tenus l'un à l'autre par un câble plat large d'une quinzaine de centimètres. Lorsqu'un cuveau descendait par l'une des ouvertures, l'autre remontait par la seconde. Les cuveaux étaient guidés par de longues poutres verticales en bois qui faisaient office de rails.

Le treuil était actionné par une machine à vapeur ce qui provoquait des secousses régulières qui rendaient très inconfortable le déplacement des ouvriers. Dès qu'on entrait sous terre on tombait dans la nuit noire et on ne voyait plus la lumière du jour pour huit heures, les lampes de mineurs étant allumées à l'extérieur avant la descente. Les ouvriers plaçaient des planches sur la benne pour être transportés par groupes de deux. On trichait aussi et on remontait à trois ou quatre, après s'être assuré par téléphone auprès du machiniste qu'aucun chef ne rôdait à la surface dans les environs.

Chaque cuveau avait la capacité d'un wagonnet, environ 500 kg. A la surface les cuveaux étaient vidés dans un petit silo d'une capacité de deux wagonnets puis déversés dans les bennes du téléphérique qui menait aux lavoirs.

Les matériaux

Au fond de la mine le mineur trouvait de la mine et du bolus. On nommait mine les pisolithes de minerai qui étaient répartis en couches ou en poches dans les galeries. Ces minerais n'étaient pas entourés de gangue, seul un argile poussiéreux les enrobait. L'extraction de ce minerai ne causait aucune difficulté car il coulait de lui-même vers le sol dès qu'on le déstabilisait et pouvait être chargé à la pelle dans les wagonnets.

On trouvait fréquemment de gros morceaux de minerai à ces profondeurs. Les mineurs appelaient mères de minerai les morceaux de 40 à 60 centimètres et pères de minerais les morceaux de 20 à 30 centimètres. On trouvait également des minerais en forme de grosses coquilles d'escargots plats mesurant jusqu'à 10 cm de diamètre.

Plus dur, parfois comme de la roche calcaire, était le bolus qui se trouvait entre les couches productives. Il fallait l'attaquer au pic ou au marteau-piqueur. Les mineurs nommaient bolus l'argile rouge des galeries qui pouvait contenir de nombreux pisolithes. Quelle que soit la quantité de minerai contenue dans ce bolus, celui-ci n'était pas exploité à cette époque. On devait pourtant l'évacuer vers l'extérieur, à moins qu'on ne

puisse le déverser dans d'anciennes galeries qui ne contenaient plus de matériel utilisable.

Les galeries

Les galeries devaient être construites avec précaution pour éviter tout éboulement. Dans les galeries principales, les hommes pouvaient se tenir debout. Puis on creusait d'étroites galeries, qui permettaient juste le passage des wagonnets et dans lesquelles on se déplaçait le dos replié jusqu'aux galeries d'exploitations où l'on trouvait du minerai en quantité. Ces galeries étaient creusées au fur et à mesure de l'extraction en ligne droite sur 50 à 100 mètres. Les galeries d'extraction pendant l'avancement étaient boisées soigneusement et immédiatement. On y installait également les tuyaux pour l'air comprimé envoyé par des compresseurs placés à l'extérieur et actionnés à l'électricité. L'air comprimé servait à oxygénier les galeries et à l'alimentation des marteaux-piqueurs.

Les galeries avaient environ 1m40 de haut et 1m40 de large à la base. Lorsque le minerai se faisait rare dans une galerie, ou que le maître mineur décidait d'interrompre l'avancement il fallait rabattre. A partir du fond de la galerie on creusait à gauche et à droite sur 7 à 10 mètres des tranches de 4 mètres de large pour extraire le minerai sur les côtés.

On nommait ces excavations les piliers. Les piliers n'étaient pas travaillés avec le même soin que les galeries. On ne creusait que l'épaisseur de la couche de minerai en attaquant un minimum de bolus, juste pour pouvoir y travailler, et le boisage était réduit au minimum. Dès leur abandon les piliers étaient utilisés comme dépôt de bolus.

C'était le rôle du maître mineur de conseiller où et comment il fallait creuser, mais il n'y avait pas de règles précises, une poche de minerai pouvait à tout moment être interrompue par du bolus et reprendre plus loin. Les galeries montaient ou descendaient suivant les couches de minerai dont l'épaisseur variait continuellement sans raison apparente.

Parfois des blocs de pierre empêchaient une progression normale. On utilisait alors des explosifs sous forme de bâtons de cheddite pour faire sauter les blocs. Les mineurs restaient dans le fond lors de l'explosion et la poussière emplissait les galeries et leurs poumons. Aux Prés-Roses on creusa dans le rocher une galerie de 20 à 30 mètres de long, non pas pour l'extraction du minerai mais uniquement pour faciliter le circuit d'air des galeries.

Le matin, lors de la reprise du travail l'air respirable n'arrivait pas encore au bout des galeries. Le mineur contrôlait la présence d'air en surveillant la flamme de sa lampe. Une lampe qui fumait indiquait un manque d'oxygène.

Les eaux souterraines suintaient continuellement dans les galeries et il était nécessaire de les évacuer. Une grande cavité de 70 mètres-cube avait été aménagée dans le fond de la mine au pied du puits et toutes les eaux des galeries étaient déversées dans ce réservoir. Deux fois par semaine il était vidé par deux pompes qui se trouvaient au fond du puits. Une source importante coulait dans ce réservoir par plusieurs orifices. Son eau tiède était de bonne qualité et les mineurs pouvaient s'y désaltérer.

Le bois des mines

On nommait boiseurs les personnes occupées à consolider les galeries avec les poutres de bois. Le boiseur était fier de sa position et se déplaçait avec son pic de boiseur ou sa hache sur l'épaule. Il devait étayer les galeries nouvellement creusées et souvent changer les supports d'anciennes galeries, le bois pourriant rapidement dans l'humidité des profondeurs. Les boiseurs travaillaient en général par groupe de deux. Ils dressaient deux poutres le long des parois et en coinçaient une troisième sur les deux autres.

Les poutres de consolidation des galeries étaient en rondins d'un diamètre de 20 à 25 cm. Les poutres de soutien, qu'on nommait stamples, étaient posées verticalement, le haut incliné vers l'intérieur de la galerie. Les poutres du plafond, nommées capes, étaient taillées de façon à maintenir l'écartement des poutres de soutien. Elles supportaient une terrible poussée et étaient comprimées sous le poids de la masse.

Le bois des galeries était traité pour supporter l'humidité, les planches et les poutres utilisées pour rabattre n'étaient pas traitées. On utilisait en moyenne 6 stères de bois par jour, un stère par mineur-piqueur.

Le bois pourriait rapidement dans l'humidité et il était ressorti des puits pour être remplacé. C'était un combustible facile et bon marché pour le domicile des ouvriers qui était chauffé au bois.

Les transports par wagonnets et téléphérique

Les transports de matériel au fond de la mine se faisaient par des wagonnets poussés par les ouvriers sur

des rails distants d'environ 60 cm. Des plaques fixes horizontales de forme circulaire permettaient les changements de lignes, le pousseur donnant au wagonnet un mouvement de rotation bien dosé. Les rails des galeries secondaires étaient posés et déplacés selon les besoins. Les wagonnets étaient construits entièrement en fer. Certaines lignes en pente étaient munies de treuils qui permettaient de tirer les wagonnets par câble.

On fixait la lampe de mineur à l'avant du wagonnet pour éclairer le chemin. Le wagonnet n'était pas très stable sur ses rails et il fallait faire bien attention de ne pas le faire dérailler. Vu le manque de place il était très difficile de le remettre sur rail, surtout s'il s'était encastré dans la paroi. Tout était encore plus désagréable si la lampe s'était éteinte dans l'accident.

Le matériel extrait de la mine était remonté dans les cuveaux jusqu'au haut du puits. Une personne était occupée comme machiniste au treuil et devait arrêter le cuveau à la hauteur voulue. A l'étage en dessus, un wagonneur vidait le cuveau de minerai dans un silo qui avait la contenance de deux ou trois wagonnets. A la base du silo une ouverture permettait le remplissage des bennes du téléphérique qui étaient en attente sur un rail. Lorsque le téléphérique n'était pas en fonction et que toutes les bennes étaient pleines, le minerai était mis en réserve en tas pour être chargé plus tard. Le téléphérique conduisait le minerai au lavoir de la Blancheerie et ne fonctionnait que pendant les heures d'activité du lavoir.

Au puits de la Blancheerie avant 1926 on ne disposait pas de téléphérique et les transports se faisaient uniquement par des wagonnets de surface. Ils avaient une forme parabolique et pouvaient basculer pour être vidés.

Le lavoir

Le lavoir se trouvait à la Blancheerie à proximité des voies CFF et fonctionnait de 7 heures à 17.15 heures. Les bennes pleines du téléphérique arrivant au lavoir se décrochaient du câble et étaient conduites sur un rail. Le minerai était alors versé directement dans le lavoir.

Le lavoir de 1940 consistait en deux grands transporteurs hélicoïdaux ou escargots posés parallèlement, qui tournaient sur des axes horizontaux à l'intérieur de bassins de forme arrondie. Ils avaient près de 7 mètres de long et 1 mètre 50 de diamètre et étaient mus à l'énergie électrique. Le minerai non lavé était déversé dans le premier transporteur qui faisait le dégrossissement puis descendait par un chenal dans le second qui assurait la finition du lavage. Le minerai était ensuite repris par des godets de 40 sur 20 centimètres mus par des chaînes et déchargé directement dans des wagonnets pour être transporté dans les wagons de chemin-de-fer. A cet effet une ligne de wagonnet surélevée avait été construite en 1941.

Les eaux et résidus du lavage étaient déversés dans trois grands réservoirs ou bassins successifs. Le premier contenait le matériel lourd, le second le matériel léger et le troisième le reste avec l'eau. Toutes les deux semaines le samedi matin, les bassins étaient vidés et les résidus d'argile étaient entreposés en d'immenses tas.

L'eau de lavage était déversée dans la Sorne qui prenait alors une couleur rouge. Les pierres du lit de la rivière gardaient, elles, tout au long de l'année leur couleur rouge.

Ceci provoquait la colère des pêcheurs qui venaient souvent réclamer au lavoir. C'est pour limiter les réclamations des pêcheurs que von Roll avait acheté sur de nombreux cours d'eau de la région le droit de pêche qu'ils détiennent encore. Ils avaient également installé à l'usine des Rondez un élevage de truites pour le repeuplement des rivières.

La Sainte-Barbe

Au début du siècle la fête des mineurs était dignement fêtée dans le monde de la mine de Delémont le 4 décembre. Après la messe des mineurs dans l'église paroissiale, le repas de midi était offert, boissons comprises, dans les établissements publics de la ville.

Quelques jours plus tôt, la femme du directeur de von Roll avait fait la tournée des familles pour s'enquérir de quoi les enfants avaient besoin. Il s'agissait surtout de vêtements qui étaient distribués le jour de la fête accompagnés de friandises, de chocolats et d'une traditionnelle vèque (ou tresse au beurre). Les établissements von Roll tenaient à soigner leur image de générosité.

Après 1940 la fête des mineurs n'était plus appréciée de la même manière. C'était jour de congé et il était interdit de travailler ce jour-là, même pour des réparations de puits. On se rendait sur le lieu de travail. Le maître mineur faisait son discours habituel qui selon les souvenirs d'Hermann Hofer n'était pas très apprécié par les mineurs. Ceux-ci recevaient alors le cadeau qu'ils avaient choisi, une paire de sabots ou un pull-over des mains de l'épouse du maître mineur madame Steiner. On ne recevait rien d'autre, pas même un verre à boire. Les mineurs allaient simplement par groupes boire un verre au bistrot. Après la cérémonie une messe des mineurs était organisée à St. Marcel et chacun était libre de sa journée.

Adieu à la mine

Nous avons tenté de transcrire le plus fidèlement possible et parfois avec leurs propres mots les propos des ouvriers des dernières mines de Delémont. Ce sont des souvenirs profondément ancrés dans leur mémoire et il nous a semblé important de ne pas laisser s'évanouir totalement cette tradition orale.

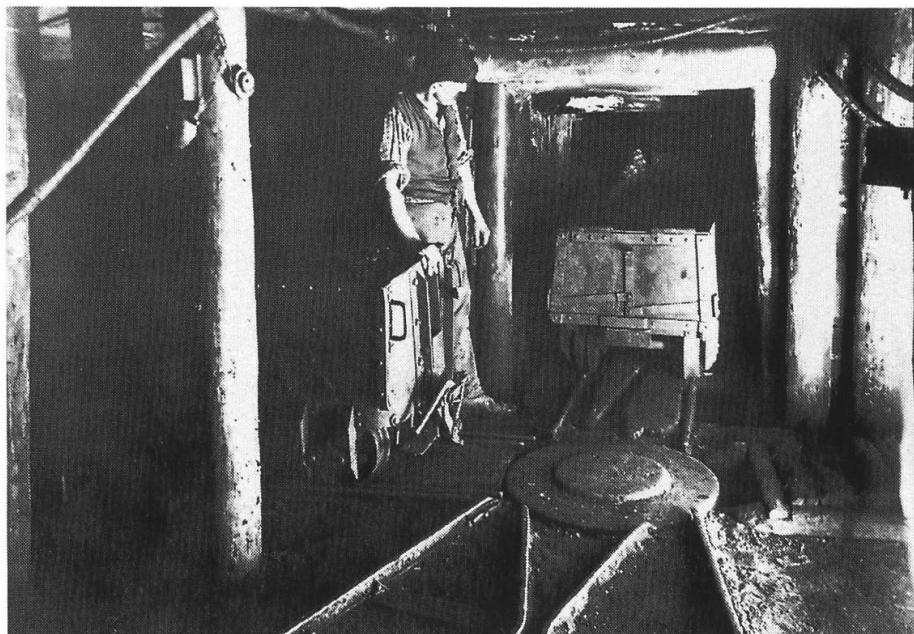


Fig.2 : Transport du minerai au fond des galeries
(collection Friedli-Steiner, 1914).

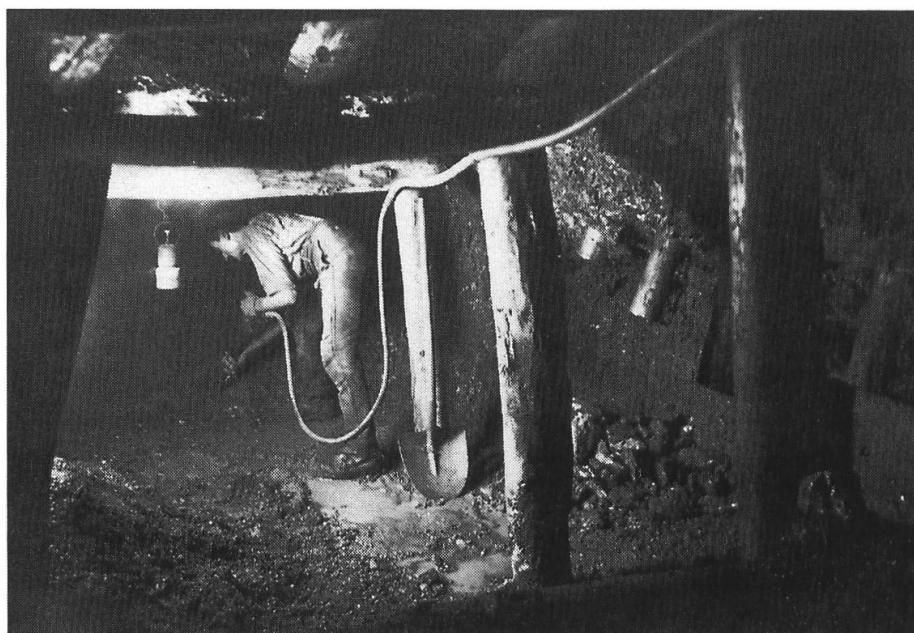


Fig.3 : Travail du mineur à l'aide du marteau-piqueur
(collection Friedli-Steiner, 1914).



Fig.4 : Le Puits de la Blancherie en hiver
(collection Friedli-Steiner, 1914).



Fig.5 : Déchargement du minerai à la sortie de la mine
(collection Friedli-Steiner, 1914).